

## **Texte du grand entretien publié dans le Figaro magazine du 26 mars 2019 - propos recueillis par Charles Jaigu**

**GRAND ENTRETIEN - Valéry Giscard d'Estaing ouvre au Figaro Magazine les portes de sa bibliothèque, et nous propose le testament spirituel d'un libéral français qui voudrait pacifier les passions humaines et sortir des guerres civiles froides ou chaudes. Voilà pourquoi il lit les Analectes de Confucius, s'émeut en évoquant Tolstoï, Karen Blixen, Maupassant, et bien sûr Tocqueville.**

**Vous avez parfois eu l'occasion de le souligner, votre éducation vous a appris à admirer...**

Je suis sans doute l'un des derniers survivants de cette civilisation de l'admiration. Elle n'existe plus, c'est fini! Aujourd'hui, ce qui l'emporte est la société de la communication, et de la promotion de soi. Mais cette civilisation était aussi une civilisation de la discrétion, et pour moi la bibliothèque a toujours été un jardin secret.

**Alors commençons par Confucius. Pourquoi une telle fidélité à un auteur si lointain?**

Je lui suis fidèle depuis longtemps. Je l'ai même installé sur ma table de nuit et je le lis avant de m'endormir! L'édition que j'utilise est en langue anglaise, établie par Arthur Waley. Elle est précédée par une introduction qui précise le sens de certains mots chinois, tels que «jêu» (beau et bon) et «min» (sujet, et homme ordinaire). Confucius essaie constamment de définir le modèle de l'homme parfait, qui ressemble un peu à l'honnête homme français, ou au gentilhomme anglais. Il propose un homme poli, qui s'intéresse aux autres.

«J'ai rencontré par chance un des lointains descendants de Confucius, le chef de la famille Kong, lignée qui compte plus de 80 générations dont un ambassadeur en France dans les années 1980»

**Comment l'avez-vous découvert?**

Après la reconnaissance de la Chine par la France, de Gaulle m'a demandé d'y faire un voyage pour inaugurer la première exposition française dans ce pays depuis la guerre. Ce voyage a été reporté, à sa demande, quand il a été mis en ballottage lors de l'élection présidentielle de 1965. Il souhaitait alors que je l'aide dans sa campagne. Je me suis rendu en Chine plus tard. C'est à ce moment-là que j'ai noué une relation durable avec une des plus anciennes civilisations du monde. J'y suis retourné très souvent ensuite. J'ai rencontré par chance un des lointains descendants de Confucius, le chef de la famille Kong, lignée qui compte plus de 80 générations dont un ambassadeur en France dans les années 1980! Je suis allé visiter le temple qu'on a construit dans la province du Shandong, et aussi sa tombe. Il est enterré au bord d'une forêt. J'ai beaucoup aimé la sérénité qui s'en dégage, et je m'inspire d'ailleurs de cette disposition pour installer le jardin de ma dernière demeure.

**Quel est au fond le sujet de Confucius?**

Le texte n'est pas fixé de manière définitive. Ce n'est pas vraiment un livre. C'est un recueil de citations. Ses analectes étaient consignés par les quelques disciples qui l'accompagnaient dans ses pérégrinations dans le nord-est de la Chine, où il souhaitait conseiller les dirigeants. Il est né en 550

avant J.-C., c'est-à-dire soixante ans plus tôt que les premiers philosophes grecs les plus connus. Son message est une réflexion sur l'homme dans sa généralité. Il définit un homme idéal. Il est courtois, il tient parole et respecte les règles de la société. Cet homme se construit à partir de sa volonté, de son éducation et non de la contrainte ou d'un déterminisme surnaturel. La doctrine repose sur un principe fondamental: «Aimer tous les hommes.»

Il n'est pas question de Dieu. Il y a un seul analecte qui y fait vaguement allusion: «C'est à 50 ans que j'ai découvert la volonté du Ciel.» Dans la pensée chinoise, c'est le ciel qui dirigeait la terre. Mais il n'a pas été plus loin que cela. Le confucianisme s'est donc paisiblement installé, sans susciter de guerre avec les deux autres religions qui se développent au même moment, le bouddhisme et le taoïsme. Et on a construit des temples confucéens, qui existent toujours, et qui sont encore fréquentés.

Aujourd'hui, la référence à Confucius renvoie à une combinaison d'économie de marché et de régime autoritaire...

Le pouvoir chinois actuel reste d'inspiration confucéenne, en effet, mais par son sens de l'adaptation constante aux nouvelles difficultés sans perdre de vue le long terme. Comment obtient-il l'accord des Chinois? En leur donnant un horizon à atteindre, en fixant les «quatre bonheurs» de la société: la croissance, la science, l'éducation, la famille. Et ensuite chacun sait ce qu'il doit faire.

Vous avez souvent dit que vous étiez sensible à la volonté de Confucius d'apaiser les conflits...

Je trouve depuis longtemps que les sociétés ne progressent pas si les dirigeants ne réussissent pas à accomplir sur eux-mêmes un effort de culture, de contrôle de leurs passions, et de soin apporté à la recherche de l'objectivité. Or, c'est ce qu'il y a de plus dur. C'est une école de la recherche des équilibres. Et c'est cela qui m'a toujours intéressé.

«Tocqueville est un aristocrate lucide. Il regarde les choses comme elles sont et il a une faculté d'anticipation étonnante»

**On trouve un autre auteur dans votre bibliothèque, c'est Tocqueville. Celui-ci ne nous étonne pas. C'est le vade-mecum de l'orléaniste que vous avez toujours été...**

C'est en effet la référence principale des orléanistes, c'est-à-dire de ceux qui ont cru en une monarchie libérale. C'était le régime dont Tocqueville rêvait pour la France. Il voulait aussi un régime bicaméral et il ne fut pas écouté en 1848 au moment de la création de la IIe République où il y a eu un débat passionné autour du problème de l'adoption d'une ou deux chambres. Tocqueville est un aristocrate lucide. Il regarde les choses comme elles sont et il a une faculté d'anticipation étonnante. J'aime particulièrement ses Souvenirs, qu'il a écrits à la fin de sa vie, vers 50 ans, et qui seront publiés après sa mort. De la révolution de février 1848 qui voit la chute de la monarchie de Juillet au coup d'État du 2 décembre 1851, qui jette les bases du second Empire, Tocqueville analyse les causes et les conséquences des événements. Il y fait un portrait féroce de Louis-Philippe. Je le trouve sévère, d'ailleurs.

» LIRE AUSSI - Gaspard Koenig: «Tocqueville avait décrit ce que nous vivons avec les "gilets jaunes"»

Tocqueville reprochait au gouvernement de Louis-Philippe de n'avoir pour horizon que la propriété privée qui assoupit les individus dans une douce tyrannie...

Il voulait en effet que le roi restaure la liberté de la presse et d'autres encore. Toutes les tentatives de réformes auxquelles Alexis de Tocqueville participe se heurtent à une opinion qui préfère l'ordre autoritaire à la recherche de la liberté démocratique. Je ne suis pas complètement d'accord avec son livre le plus connu, L'Ancien Régime et la Révolution, qui analyse l'histoire politique de la société française. Il considère que la chute de la monarchie était inévitable, mais que nombre de ses défauts auraient pu être corrigés, et ont été bien analysés au cours de la fameuse convention des notables du printemps 1788. La France aurait pu connaître une évolution proche de celle du Royaume-Uni.

### **Vous êtes un vrai nostalgique de la monarchie!**

Non! Mais la monarchie constitutionnelle était à l'époque le meilleur compromis! Tocqueville était pessimiste, car il voyait en France une tendance profonde à l'hypercentralisation depuis l'Ancien Régime jusqu'à l'Empire, et il reprochait à Louis-Philippe de ne pas avoir cherché à corriger ce défaut! Il avait raison! Qu'aurait-il dit de notre temps!

«Ce qui me plaît en Tolstoï, c'est son humanité ! Il comprend le peuple, le petit peuple comme c'était le cas avec Victor Hugo, ce qui est rare»

Restons au XIXe siècle, qui finalement est votre siècle de prédilection, mais changeons de longitude: Tolstoï...

Là, on a affaire au génie mondial du roman. Je ne cite pas tous les titres. Anna Karenine, La Sonate à Kreutzer sont des chefs-d'œuvre, même si celui-ci est très misogynne. Guerre et Paix est un monde complet et fascinant. Je l'ai lu très tôt dans la Pléiade, et d'ailleurs sa reliure est aujourd'hui déchirée. Ce qui me plaît en lui, c'est son humanité! Il comprend le peuple, le petit peuple comme c'était le cas avec Victor Hugo, ce qui est rare. Il ressent son malheur, et ses souffrances. Dans sa propriété de Iasnaïa Poliana, il a voulu être enterré à même le sol.

Vous avez d'ailleurs écrit une uchronie qui est une réponse à Guerre et Paix.

C'est vrai que dans La Victoire de la Grande Armée, j'imagine que les choses se passent différemment pour Napoléon. Il quitte Moscou à temps, et il affronte Koutouzov qu'il bat près de la Pologne.

On aurait eu une Europe unifiée plus tôt...

Cela aurait fait gagner du temps! Un siècle plus tôt!

Aurait-elle inclus la Russie?

Non, elle se serait arrêtée à la Pologne.

Tolstoï a un côté révolutionnaire. C'est un aristocrate rebelle...

Il a connu plusieurs époques dans sa vie, et c'est vrai qu'à la fin il invoque une sorte de christianisme primitif, doublé d'un appel à la révolution. C'est le plus torturé des trois!

Pourtant, sa philosophie est très orientale. Il écrit dans Guerre et Paix: «Il existe quelque chose de plus fort, de plus puissant que la volonté personnelle, à savoir le cours inéluctable des choses.»

Je ne retrouve pas ce fatalisme chez Confucius - même s'il est présent en Chine. En revanche, la recherche de l'harmonie des relations humaines n'est pas étrangère à Tolstoï et certains des personnages qu'il a créés. «Le bon maître» est l'une de ses obsessions. Il voudrait faire disparaître les souffrances du peuple. Tout comme Tocqueville ou Confucius, il essaie d'organiser une société pacifique qui atténue les ferments de la guerre civile! Au fond, tous les trois s'intéressent à l'Homme. L'homme apaisé chez Confucius, l'homme équilibré par des institutions chez Tocqueville, l'homme en paix avec la nature et débarrassé des conventions chez Tolstoï.

«Je pense toujours que Maupassant est l'une des écritures les plus fines, les plus nerveuses, les plus précises de la littérature française»

### **Avez-vous visité son domaine, lasnaïa Poliana?**

Je suis allé deux fois dans sa maison de campagne, et une fois sur sa tombe, dont j'ai gardé une photo dans mon bureau. J'ai aussi chez moi l'image de lasnaïa Poliana, où, enfant, il jouait avec son frère à la recherche d'un «bâton vert», près duquel il voulait être enterré.

» LIRE AUSSI - Tolstoï: récit d'une rencontre à lasnaïa Poliana

Vous aimez les grands espaces. Dans votre roman Mathilda, vous racontez la vie d'une héritière allemande en Namibie. On pense bien sûr à Karen Blixen...

Oui, j'aime infiniment Karen Blixen, dont j'ai visité la maison au Danemark. J'ai accroché chez moi le portrait qu'elle a fait d'une jeune femme massai. Dans ses livres, elle décrit le Kenya. Je me suis intéressé à la Namibie, dont l'atmosphère est différente, car elle a été une des colonies allemandes en Afrique.

Finalement, on a oublié Maupassant, l'auteur qui vous est le plus souvent associé.

J'ai toujours le même goût pour Maupassant. C'est mon modèle absolu! Je pense toujours que c'est l'une des écritures les plus fines, les plus nerveuses, les plus précises de la littérature française. Je ne passe jamais avenue de Friedlands sans penser à lui, là où il était reçu par la princesse Potocka.

Vos aïeux, notamment votre arrière-grand-père, admiraient sans doute plus Chateaubriand. Vous préférez les réalistes aux lyriques...

Ce n'est pas exact, car cet arrière-grand-père a été en 1877, le premier ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts de la République française. Cela lui a permis d'aider Maupassant à trouver un emploi qui lui convienne, au ministère de la Marine. Et il a écrit des biographies très vivantes et bien documentées sur les amies célèbres de Chateaubriand.

«L'Europe d'aujourd'hui doit maintenant faire revivre les racines culturelles et spirituelles, qui sont à l'origine de son existence»

Dans Le Pouvoir et la Vie, on voit l'influence de ces écrivains naturalistes; vous n'embellissez pas la réalité. Je pense à votre description de la maladie de Brejnev.

C'est ce que j'ai essayé de faire. Brejnev m'intéressait. Il croyait vraiment au communisme. Je lui ai demandé: «Si vous y croyez à ce point, quand pensez-vous que le communisme triomphera dans le monde?» Il a réfléchi et il a répondu: «Vers 1990, 1995.» Il s'est trompé!

**Vous avez peu témoigné de votre fréquentation des écrivains contemporains. Qui invitez-vous à l'Élysée?**

J'ai demandé à Ionesco de venir me voir, car j'admirais beaucoup ce qu'il écrivait. Je voulais lui commander une pièce sur le «pouvoir». Il m'a répondu qu'il allait y réfléchir, et que cela l'intéressait. Mais un an plus tard, il est revenu et il m'a dit qu'il n'y arriverait pas, que le sujet était trop difficile. Nous en sommes restés là!

**On répète souvent que Jean Monnet aurait eu le regret de ne pas avoir «commencé l'Europe par la culture». Faudrait-il plus parler des racines culturelles et spirituelles que des normes et des directives?**

On a besoin des deux! L'Europe d'aujourd'hui doit assurer à sa population des conditions de vie et de travail satisfaisantes et équitables, ce qui n'est pas toujours le cas. Elle doit maintenant faire revivre les racines culturelles et spirituelles, qui sont à l'origine de son existence, et qui, si elles étaient suffisamment entretenues, en feraient un continent différent des autres, une tache de lumière qui s'agrandit dans le ciel confucéen!